

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous voici bien en plein automne, et nous pouvons saluer à satiété son cortège ordinaire et capricieux de vent de pluie et de pâle soleil... On a beau s'y attendre, chaque année, on est néanmoins désagréablement surpris lorsque ce moment reparait. En dépit du peintre, du chasseur et du vigneron, qui trouvent dans l'automne, l'un ses inspirations les plus chaudes, l'autre ses plaisirs les plus vifs, le dernier le fruit de ses longs travaux, nous n'en disons pas moins que c'est une triste saison ! Avec elle, aucun espoir de beaux jours ; la chute des feuilles et la gelée au bout, voilà ses promesses... Aussi, que de douleurs près des pauvres malades, et quelle perspective pour les malheureux !...

Heureusement que la charité est là ! Les femmes de cœur, — et elles ne manquent pas, — tout en visitant leur garde-robe pour organiser de nouvelles toilettes, n'oublient jamais de faire la part du pauvre. C'est un devoir sacré auquel elles savent qu'il ne faut jamais manquer. Jeunes femmes et mères de famille, toutes font un examen scrupuleux des objets de toilette déjà portés, depuis la chaussure jusqu'à la coiffure, en suivant les différents membres de la maison, babys et papas compris. Chacun y gagne : d'un côté, on se débarrasse de choses devenues inutiles ; d'un autre, on reçoit des présents qui combent bien des vides.



P. N° 282. — TOILETTE DE DINER OU DE SOIRÉE.

Le chapitre des modes

est assez fertile en nouveautés, à cette époque, pour que, malgré tout ce qu'on ait pu en dire déjà, on veuille l'aborder de nouveau afin de mieux s'en pénétrer.

Dans le domaine des tissus, velours frappés et soies brochées dominent entre tous par une richesse et une élégance incomparables ; les matelassés vont encore de pair et leur succès n'est pas tombé. Ajoutons qu'il y a des brochés et matelassés de laine d'un réel mérite ; les bosselés se détachent de l'ensemble des étoffes de laine d'une façon très-caractérisée ; le knicker-

boker, coupé par de grands carreaux, présente ainsi un regain de nouveauté. Puis il y a la série extrêmement complète des cachemires de l'Inde, aux nuances unies, très-variées, avec dessins cachemire de deux tons d'un goût admirable ; les vigognes et le drap du Thibet, en véritable laine des Indes, font partie de cette magnifique série. Nous ne parlerons qu'à titre de mémoire des mille « fantaisies » à carreaux et rayures, dont on composera de nouveaux costumes avec des unis assortis.

Quant à la forme, le genre est encore au colant, avec moins d'exagération toutefois que par le passé : robe princesse, robe baby, robe amazone ; tunique juive, polonaise, tunique duchesse ; corsage *Clémence Isaure*, corsage *Marguerite*, et une foule d'autres modèles aux noms plus ou moins ronflants pour désigner la cuirasse. Celle-ci est maintenant composée d'une quantité de morceaux servant à mouler plus complètement le buste, et elle se lace ou se boutonne derrière.

Comme confections d'hiver, il y en a une très-grande variété, mais on pourrait les classer toutes en quatre catégories : la pelisse, le paletot, le dolman, le *Metternick* ; tous les modèles dérivent d'un de ces types. Notons cependant, comme caractère dominant, leur ampleur et leur grandeur.

En reportant notre résumé des modes actuelles du côté des modistes, nous trouvons également que

les formes des chapeaux ont toutes pris naissance, quelque variées qu'elles soient, sur des types bien connus : le *Rabagas*, pour les passes enlevées ; le *Tyrolien*, pour les fonds pointus et les passes rondes relevées sur les côtés ; la forme *Angot*, diminutif du *Directoire*, pour une foule de modèles qu'on rencontre partout. Le chapeau *Bébé* est unique en son genre, quel que soit le nom qu'on lui donne ; c'est toujours cette fraîche et gracieuse coiffure, à fond mou et passe coulissée, qui sied si bien aux jeunes visages.

Le chapeau *Gainsborough* est le seul qui soit d'une nouveauté absolue; son nom est assez anglais pour qu'on n'ait pas à chercher d'où il vient, et ses allures, d'ailleurs, sont assez excentriques pour qu'on ne s'étonne pas de son origine. Du reste, cette coiffure est charmante lorsqu'elle est bien portée; mais elle ne convient qu'à une jeune femme et pour les promenades en voiture. Elle a fait son apparition vers la fin de la saison dernière, et nous l'avons rencontrée à Paris, portée plus souvent mal que bien par des têtes britanniques réellement un peu trop vieilles!

Comme ornements de chapeaux, on emprunte au passé tout ce qu'on peut lui prendre, en y joignant tous les nouveaux éléments que la mode a produits; cela donne un choix des plus vastes et laisse plus de prise à la fantaisie et à l'originalité de chaque modiste. Le velours frappé, la soie brochée et le matelassé apportent leur contingent de beauté et d'élégance; une nouvelle dentelle, en laine blanc d'ivoire très-fine, genre lama, fait merveille sur le velours.

Ajoutons des rubans lamés d'or, d'argent, d'acier, d'une telle épaisseur qu'on les a nommés « cuir de Cordoue », — des fleurs en velours, des feuillages bronzés, des plumes étranges, des oiseaux fantastiques (dont on abuse quelquefois), — et des motifs à sujets variés en métal d'or ou d'argent. En réunissant tout cela, on aura à peine une idée des ressources infinies que présentent les modes du jour.

Ce qui occupe le plus les *LINGÈRES*, en ce moment, ce sont les barbes de dentelle et les fichus de soirée. La nouveauté, pour les premières, consiste en entre-deux de Chantilly entourés de hautes valenciennes; on en fait aussi en dentelle lama blanc ivoire, en guipure, etc. — Comme fichus de soirée, il en est un qui a toutes nos préférences. Sa forme est celle d'un plastron gracieusement découpé en carré, aux angles très-arrondis devant, et qui fait le col rabattu derrière; il est en crêpe lisse et composé de petits plis tout autour, lesquels viennent en biais se réunir au milieu: tous les bords sont garnis de dentelle blanche! On met ce fichu aussi bien sur un corsage montant que sur un décolleté; des manchettes mousquetaire, faites de même, accompagnent le fichu.

La mantille *Castillane* est fort recommandée par les premières maisons de lingerie; on la monte avec un groupe de fleurs et c'est ainsi une ravissante coiffure de théâtre. La dentelle espagnole noire nous paraît bien plus seyante que l'autre pour cet usage.

De la mantille à la voilette il n'y a qu'un pas; franchissons-le pour annoncer le retour de la mode au grand voile pour la rue. On le fait en tulle uni ou moucheté, mais descendant jusqu'aux genoux: aussi l'appelle-t-on *coile à la Juice*. Lorsqu'on le relève, c'est sur le côté qu'on le rejette!

MARY D'ACHÉVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 382.

TOILETTE DE DINER OU DE SOIRÉE. — Jupon en cachemire violet, entourée devant de plissés de faille noire surmontés d'un bouillon de cachemire violet et dont la tête ruchée est soutenue par un galon noir à bords rouges. Large biais de faille noire sur le bord inférieur de la traine. Une écharpe en faille, resserrée de place en place par une ruche et un galon, orne le côté du jupon jusqu'en bas. — Tunique-corselet en cachemire noir, avec manches violettes; plissés de faille noire au bas de celles-ci, ruban, galons et ruches. Une ruche violette entoure le haut du corselet; des nœuds de ruban sont fixés sur les épaules. La tunique forme un tablier carré ouvert sur les côtés. Ceux-ci tombent en longues pointes, tandis que le dos

se termine en une basque simple. Ces pointes sont relevées derrière, drapées et réunies au milieu; une ruche de cachemire noir, bordée de rouge, entoure les bords intérieurs des pointes, encadrant ainsi le vide produit par la disposition particulière de la tunique; c'est de ce vide que sort le pouff de la jupe. Tous les bords de ce vêtement sont ornés de broderies de soie et de jais, avec un galon bordé de rouge et des franges noires. Un large ruban noir tombe du pouff sur la traine.

G. N° 332.

R BE PRINCESSE Tallandiera. — Ce joli modèle est en velours noir, de forme princesse très-collante, avec un pli double formé dessous au milieu derrière. Le corsage est décolleté en carré devant; cette ouverture est encadrée d'un coquillé de dentelle noire, qui, au milieu, continue en s'élargissant jusqu'au volant. Celui-ci, plus haut derrière que devant, présente une tête formée par un coquillé semblable au précédent. Même garniture au bas des manches. Des bouclettes de ruban noir s'échappent, de distance en distance, de tous les coquillés de la robe. — Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du corsage et des manches.

G. N° 369.

TOILETTES DE DEUIL. — 1. Costume pour jeune garçon de dix à onze ans, en drap damassé noir. — Pantalon court, gilet, veston cintré et ajusté, et par-dessus sac, garnis de boutons de soie terne. — Cravate blanche. — Chapeau rond en feutre avec galon noir.

2. Costume en petit drap noir. — Jupon à courte traine, entouré d'un volant plissé que surmontent un bouillon et un plissé de crêpe. — Tunique unie devant, drapée et coulissée derrière où elle forme de larges coques tombantes, avec une partie rabattue et dont les bords sont garnis de plissés en crêpe. — Cuirasse de même étoffe entourée d'un biais de crêpe et rayée dans le dos de biais en crêpe; col montant dans le haut. Col rabattu, de forme Louis XIII, en crêpe et garni de plissés; nœud cravate en faille; double plissé de crêpe et nœud de ruban au bas de la manche. — Chapeau de feutre à passe renversée, entouré d'une écharpe en grenadine noire, drapée légèrement et dont les bouts tombent derrière; bandeau de grenadine bouillonnée, avec grappes de cassis.

3. Petite fille de 4 à 5 ans. — Robe *baby* en cachemire double. Devant princesse, dos plissé à la taille et large nœud de ruban resserrant les devants. — Parements au bas des manches. — Petite pélerine à capulet, en même étoffe doublée de soie. — Col et manchettes en toile. — Chapeau rond en feutre, fond mou en grenadine et nœud de ruban.

G. N° 366.

1. Chapeau *Baby* à passe diadème. — Fond mou en velours bleu-prune; passe plate derrière, relevée devant, couverte dessus et dessous de faille crème. Draperie et groupe de roses devant; nœuds derrière, et, sur le côté, de gentils oiseaux des îles aux ailes déployées. De larges coques très-élevées ornent le dessus du chapeau.

2. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou, entouré de bandes de broderie posées pied contre pied, avec une double torsade de ruban violet. Bavole brodé et nœuds de ruban; barbe flottante, boucles et pans de ruban.

3. Chapeau de feutre gris. — Passe plate en feutre à soies longues, et calotte plate en feutre ras. Ruban bleu-ciel drapé autour de la calotte; nœuds sur le sommet et dans le bas derrière, fixés par des oiseaux aux ailes déployées.

3. Bas de pantalon. — Plissé et volant de broderie, avec coulisse et nœuds de ruban.

4. Pelisse de baby, en cachemire blanc, à double collet; tous les bords sont festonnés en soie blanche. Nœuds de ruban sur le milieu des devants.

5. Bas de pantalon en nansouck, composés d'entre-deux larges et petits en broderie anglaise; volant assorti.

Avis important.

Nous prévenons nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service du journal, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

PLANCHE G. N° 566. — DESCRIPTION, PAGE 506.



MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

CHRONIQUE MONDAINE

« Voyageurs pour Chantilly ! Reprise des courses ! » Tel est le cri à l'ordre du jour sur les murailles des gares et dans le high-life parisien. Rarement l'hippodrome de la ville des Condé a excité une pareille attraction, et il semble presque qu'on soit revenu au temps où le fin du fin de l'élégance était de louer à Chantilly une maison pour la durée des courses, d'y envoyer des gens de bouche et d'office, son argenterie, des meubles à la mode, des bibelots de toutes sortes et d'y improviser ainsi en quelques heures tout le luxe de Paris.

Le dimanche 10 octobre, en dépit de la saison des chasses qui éloigne en ce moment tant d'individualités, le monde du beau-vivre et de l'élégance était représenté fort brillamment sur la pelouse de Chantilly. Le public des provinciaux et des étrangers aux toilettes impossibles, remarqué aux dernières courses du bois de Boulogne, avait disparu pour faire place à des visages connus et à des turlistes habillés selon les règles de la civilisation. On sentait que le Paris mondain, sans se reconstituer au complet, reprenait cependant aimable tournure.

Les jolies toilettes abondaient dans l'enceinte du pesage, mais aucune initiative marquante de la part de la mode n'était à noter. On en est encore aux répétitions générales en matière de robes pour la saison nouvelle. La première représentation sérieuse ne viendra guère que dans quelques semaines, avec les gelées avant-coureurs de l'hiver.

Nous pouvons cependant vous prédire que la faveur sera pour le velours épinglé. On le portera en costume court dans le jour, en tunique mêlé aux traines de tulle et de gaze le soir. Il y a des combinaisons de velours épinglé pointillé, ombré, d'un effet ravissant. Avec des garnitures de passementeries, des broderies de velours, de chenille, de perles, on fera des toilettes d'un goût exquis. La coiffure féminine trouvera également son compte à ce retour de vogue du velours épinglé. On l'emploiera pour les chapeaux comme aux beaux temps de Mme Récamier et de la princesse Borghèse.

A propos de modes, la grande sensation d'élégance de la quinzaine a été le trousseau de Mlle Louise Fitz-James Stuart, qui vient d'épouser le jeune duc de Medina-Cœli. Tout Madrid, et à sa suite toute l'Europe féminine, s'occupe de ce trousseau.

On y remarquait une rare collection de mouchoirs, si tant est qu'on puisse appeler ainsi ces tissus échappés aux mains des fées et où l'accessoire, broderies et dentelles, dévore si bien le fond, que le mouchoir proprement dit ne saurait suffire à saisir le bout du nez le plus mignon.

On comptait, pour cette corbeille vraiment ducal, une soixantaine de mouchoirs, dont une douzaine à 1,000 fr. l'un, et les autres dans des prix proportionnels. Sur les premiers, la seule broderie des armes a coûté cent écus. On y voit les armes des Berwick accolées à celles des Medina-Cœli, brodées en or, par un système de fils métalliques, malléables, purs, qui ne s'altèrent pas au lavage.

La corbeille de la nouvelle duchesse comprenait encore sept cachemires, représentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dont un, le cachemire blanc, venait de Perse et était brodé en or et turquoises. Nous ne parlerons ni des dentelles, dont la collection sans fin était à l'avenant de ces splendeurs, ni des bijoux, d'une richesse à faire paraître pauvre l'écrin de Notre-Dame d'Atocha.

Le mariage célébré dans la chapelle du palais du duc d'Albe par le cardinal Moreno, archevêque de Valladolid, a été empreint d'un caractère seigneurial qu'on retrouverait difficilement ailleurs qu'à Madrid.

La mariée était pleine de grâce dans sa toilette blanche à

longue traîne de dentelle, coupée par des bouquets de fleur d'orange.

La duchesse douairière de Medina-Cœli portait un de ces costumes de ton tranché et à caractère théâtral qu'elle affectionne et qui inspira naguère à l'infortuné archiduc une si jolie page dans son *Journal de voyage en Espagne*. Elle avait une robe de faille vert-impératrice avec une mantille de dentelle blanche retenue par une couronne ducal d'émeraudes et de diamants.

Paris, bien qu'en république, — il appartenait au *Sport* de faire cette remarque et c'est lui qui l'a faite, — est de plus en plus défrayé par des hôtes augustes. Les altesses et les majestés s'y succèdent sans relâche. Le roi de Hanovre a repris possession de son hôtel.

La grande-duchesse Catherine de Mecklembourg-Strelitz, accompagnée de son mari et de sa fille, la duchesse Hélène, a séjourné toute une semaine à Paris; après eux, le prince de Galles, se rendant aux Indes-Orientales, est venu passer quarante-huit heures à l'hôtel de Bristol, d'où le prince d'Orange sortait presque le même jour pour regagner les États de son père.

On dit, par parenthèse, qu'à l'occasion du départ du prince de Galles, les femmes du monde, en Angleterre, se proposent — pendant longtemps, et peut-être jusqu'au retour de l'héritier de la couronne — d'orner leurs chapeaux de plumes d'hirondelles. Elles veulent symboliser leur tristesse à l'aide de cet oiseau voyageur. Aussi quelques journaux anglais, qui s'occupent de modes et de belle existence, annoncent-ils qu'en ce moment l'hirondelle est fort demandée par le commerce de la capitale.

Le prince d'Orange, dont nous venons de parler, a été le lion de la dernière quinzaine. Il a conquis tout le monde par l'affabilité de ses manières et la simplicité de son attitude. Il appartient à la race de ces princes bons enfants qui ne demandent, en voyage, qu'à jeter leur couronne par-dessus les moulins. Paris adore ce genre de touristes et a fait fête à l'héritier du trône des Pays-Bas.

On voit que ceux qui désespéraient de la France comme pays-roi et de Paris comme capitale attractive pour les étrangers, à la suite de la guerre, doivent être rassurés pleinement à présent. Nous venons d'énumérer la fille d'altesses qui se sont succédé à Paris; ce n'est pas tout.

La colonie étrangère, qui tint une si grande place dans la capitale sous le dernier Empire, et qui s'était un peu éparpillée à la suite de la commune, s'y reconstitue plus nombreuse et plus compacte. La colonie américaine, et surtout la colonie russe, sont en train de reconquérir leurs reines de file. Il y a dans ce dernier milieu tout un contingent d'individualités brillantes qui promettent de tenir grand état de maison cet hiver.

BACHAUMONT.

CARPEAUX

L'année 1875 aura été terrible pour le grand art. La peinture a perdu Corot et Millet; la sculpture, Barye et Carpeaux. Sur ce dernier, les détails les plus intéressants nous sont fournis par M. Charles Blanc :

Carpeaux était né dans les plus modestes conditions: il suivait, dès l'âge de quinze ou seize ans, les cours gratuits de l'École de dessin et de mathématiques, alors dirigée par M. Belloe, dans l'ancien couvent des Cordeliers, où s'était tenu pendant la Révolution le club célèbre dont faisait partie Camille Desmoulins. Dans cette même école, se trouvait un jeune garçon

(1) Né le 11 mai 1827, à Valenciennes, élève de Rude et de Duret, J.-B. Carpeaux avait obtenu le grand prix de Rome, à l'École des Beaux-Arts, en 1854.

plus âgé que lui de deux ou trois ans, Carrier-Belleuse, qui déjà gagnait quelque argent à façonner de petits modèles pour la porcelaine et le biscuit : des bergers langoureux, des bergères accortées, Annette et Lubin. Un fabricant, nommé Michel Aaron, que les rapins appelaient Michel tout court, voyant le succès des figurines de Carrier-Belleuse, imagina de les faire copier en plus grand, et il s'adressa pour cette besogne au petit Carpeaux, qui s'en acquittait avec beaucoup de facilité et de prestesse, et qui, à cette occasion, fit connaissance avec son camarade, j'allais dire avec son ancien, car trois ans de différence font beaucoup entre deux enfants. Carpeaux allait quelquefois montrer à Carrier-Belleuse ses figurines agrandies, non pas mécaniquement, mathématiquement, mais avec une certaine liberté, si bien qu'en s'expliquant avec son ami sur ces modèles qu'il trouvait d'ailleurs agréablement tournés, Carpeaux ne lui cachait pas qu'il comprenait la sculpture plus remuée encore et plus vive, une sculpture serrée au plus près, fouillée au plus profond.

Quand il s'exprimait ainsi, Carpeaux avait dix-sept ans environ. Il était déjà en puissance ce qu'il devait être un jour, un artiste plein de feu, dévoré d'ambition, et secrètement certain de parvenir. On ne saura jamais à quel labeur assidu, opiniâtre, il se condamna pour développer ses facultés naturelles. Il avait quelque vingt ans lorsqu'il suivit les cours de l'École des Beaux-Arts, où il connut Duret, dont il devint bientôt l'élève chéri et préféré.

Petit de taille et sans tournure, on l'eût pris au premier abord pour un praticien, mais sa tête intelligente exprimait une fermeté peu commune, et ses yeux noirs qui étincelaient par moments révélaient une âme susceptible de vives émotions et profonde. Impatient devant la terre glaise, il n'avait de patience qu'avec Duret. Il l'écoutait en rongant son frein, il corrigeait docilement sa figure, dont le défaut lui sautait aux yeux dès que le maître y avait mis le doigt, et il se résignait aux retouches que l'entrain de son exécution avait rendues nécessaires. Un jour, cependant, la patience lui échappa. Il ne put tolérer cet inexorable contrôle exercé sur des ouvrages où son sentiment était sacrifié à un goût trop pur, et fatigué d'obéir, il jeta par terre sa maquette et sortit violemment.

À Rome, Carpeaux travailla beaucoup, mais produisit peu. Il ouvrit les yeux, mais pour voir ce qui lui plaisait, ce qui était conforme à sa manière de sentir et d'exprimer. D'une humeur un peu difficile et rude au toucher, mais seulement en apparence, il était souvent seul, toujours occupé et préoccupé de son art, sans s'attacher à aucune œuvre, sans rien finir. L'Institut, qui avait alors la haute surveillance de l'Académie de Rome, regardait Carpeaux comme un paresseux, et se plaignait de lui parce qu'il négligeait de faire les envois auxquels les règlements l'astreignaient en sa qualité de pensionnaire. On reçut enfin, après bien des réclamations, le *Jeune Pêcheur* que tout le monde connaît, à Paris du moins. C'est un enfant naïf et malicieux tout ensemble, qui, portant à son oreille une coquille, écoute en souriant le bruit des flots qu'il y entend mugir. Cet enfant était évidemment de la même famille que le *Danseur* de Duret et le *Pêcheur* de Rude.

De retour à Paris, Carpeaux voulut frapper un grand coup et le frapper fort. Il exposa au Salon de 1863 un groupe d'*Ugolin et ses enfants*, un groupe fondu en bronze. C'était presque jeter un défi à la sculpture que d'y faire entrer des expressions aussi ériantes que celles de la faim, de l'agonie, du désespoir. Il semble que la peinture seule peut s'attaquer à de pareilles données.

On a toujours regardé Carpeaux comme ayant les qualités de la sculpture décorative. Il les eut, en effet, mais il faut s'entendre. Pour qu'il pût briller dans tout son jour, il aurait fallu à Carpeaux une architecture faite exprès, une façade, par exemple, comme celle que dessinait Rubens, pour l'église des Jésuites, à

Anvers. Mais employer dans tout autre édifice un statuaire aussi libre, aussi capricieux, aussi remuant, c'était courir le risque d'une disparate. Il y paraît bien, d'ailleurs, quand on regarde sur le pavillon de Flore, aux Tuileries, les décorations sculpturales de Carpeaux, et son groupe de la *Danse* sur la façade du nouvel Opéra.

En présence de la nature, Carpeaux était merveilleux. Aussi a-t-il fait des bustes que Houdon aurait voulu signer, — ceux de la princesse Mathilde, de l'architecte Garnier, du peintre Gêrôme, de M. Alexandre Dumas fils, de la danseuse Eugénie Fiocre, et celui d'une femme âgée exposé au dernier Salon.

Carpeaux est mort douloureusement de la maladie la plus cruelle, sans avoir connu aucun genre de bonheur. La gloire avait pris son vol pour le venir couronner : elle est arrivée trop tard. Mais aucune de ses œuvres ne périra, ni son *Pêcheur*, ni son groupe de la fontaine du Luxembourg, — où l'on voit quatre femmes (personnifiant l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique) porter le monde qui les entraîne dans son mouvement, — ni ses bustes, ni ses médaillons.

Charles BLANC.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — En fait de nouveautés, M. du Locle n'a rien trouvé de mieux à faire que d'en revenir au *Val d'Andorre*, avec M. Obin sous les traits de Jacques Sincère (personnage qui lui a valu un nouveau succès), M. Monjauze dans le rôle de Stéphane, Mlle Chapuy dans celui de Rose-de-Mai, et Mlle Vidal dans le personnage de la fermière, créé par Mlle Révilly. Ainsi interprété, Halévy tient la scène jusqu'à la première reprise venue. Les compositeurs vivants ont le temps d'attendre !

PALAIS-ROYAL. — L'auteur de *Gavaut*, *Minard et Cie* et de tant d'autres œuvres charmantes, M. Edmond Gondinet, vient de donner au Palais-Royal une comédie en trois actes qui, transportée à la Comédie-Française, n'y ferait certainement pas plus mauvaise figure qu'*Oscar* ou le *Mari qui trompe sa femme*, actuellement en possession de l'affiche.

Le *Panache* est une spirituelle étude de mœurs sur ce type immortel du « bourgeois », qui s'est successivement appelé Joseph Prudhomme, M. Perrichon, Poirier, et qui nous montre aujourd'hui un nouveau côté de sa physionomie sous le nom majestueux de M. Pontérisson. M. Pontérisson aspire aux honneurs municipaux, aux fonctions publiques, aux écharpes, aux décorations, au *panache* enfin ! Les yeux toujours fixés sur ce panache éblouissant, il ne s'aperçoit pas que la paix de son ménage est exposée à de graves atteintes, et qu'avant de songer à gouverner ses concitoyens, il serait peut-être sage de faire preuve de bonne administration dans son intérieur.

Cette donnée, développée avec un rare esprit d'observation et avec la plus franche gaieté par M. Gondinet, a trouvé dans l'excellent Geoffroy un de ces interprètes qui sont toujours à la hauteur d'une œuvre de bon aloi. C'est dire que le Palais-Royal peut attendre sans impatience l'éclosion d'un nouveau chef-d'œuvre.

AMBIGU-COMIQUE. — Ce théâtre vient de reprendre, pour la rentrée de Mme Fargueil, le drame de *Rose Michel*, dont le grand et légitime succès avait été interrompu par le départ en congé de l'éminente artiste.

C'était une reprise réclamée, on peut le dire, par l'intérêt palpitant de l'ouvrage, et par l'éclat incomparable que donne au principal rôle le talent de Mme Fargueil.

HOP-FRAG.

PLANCHE G. N° 569. — DESCRIPTION, PAGE 506.



TOILETTES DE DEUIL

Modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).



Jules David

J. Chailly 1267
Ad. Goubaud & Fils, Ed^{rs} Paris

A. Long, imp. r. des Mairies 66.

LE MONITEUR DE LA MODE

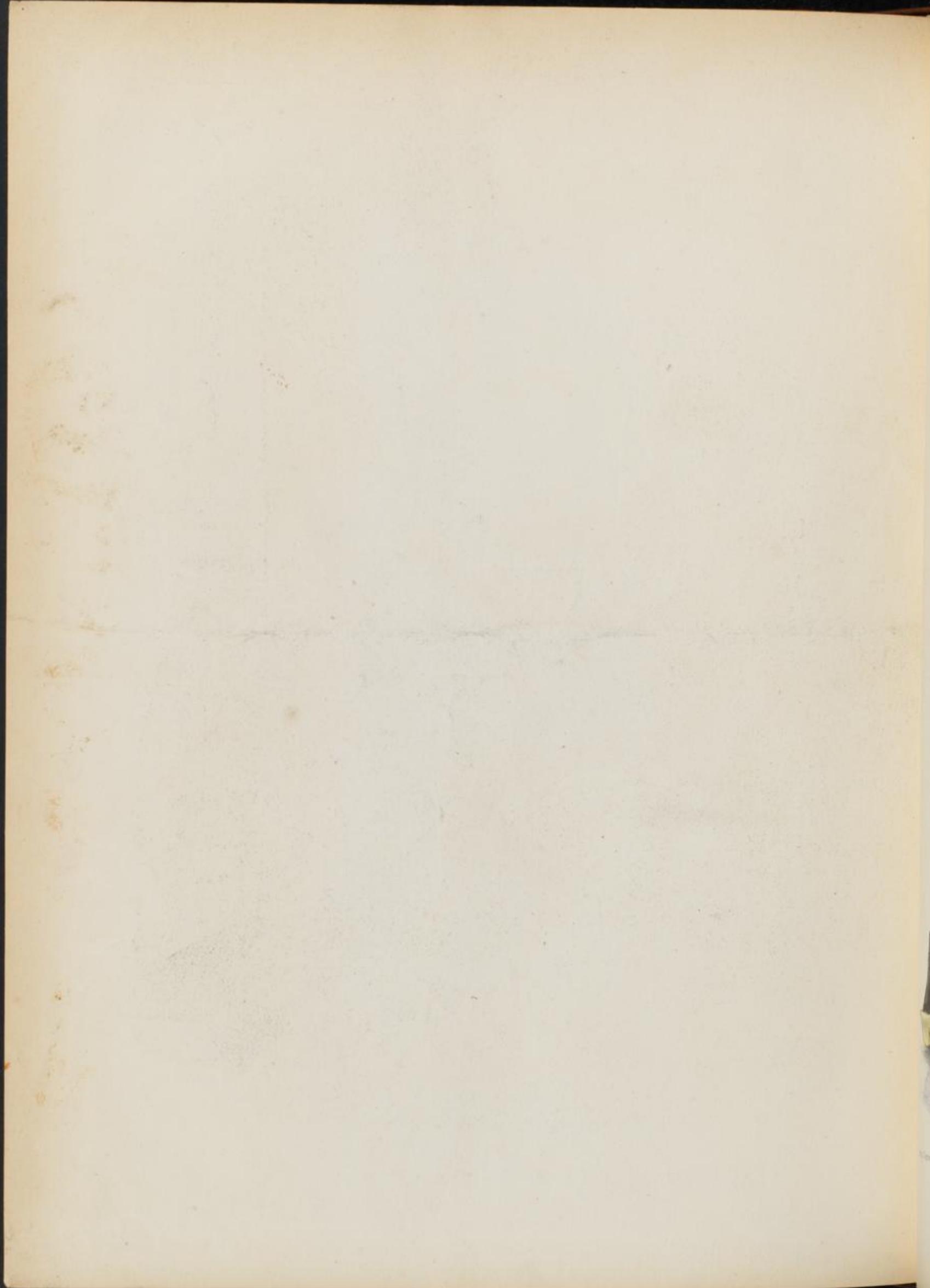
Paris, Rue de Richelieu, 92

Couture-Regente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Anvers, 12.

Lait Antephelique de Coules et C^{ie} Boulevard S^t Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.





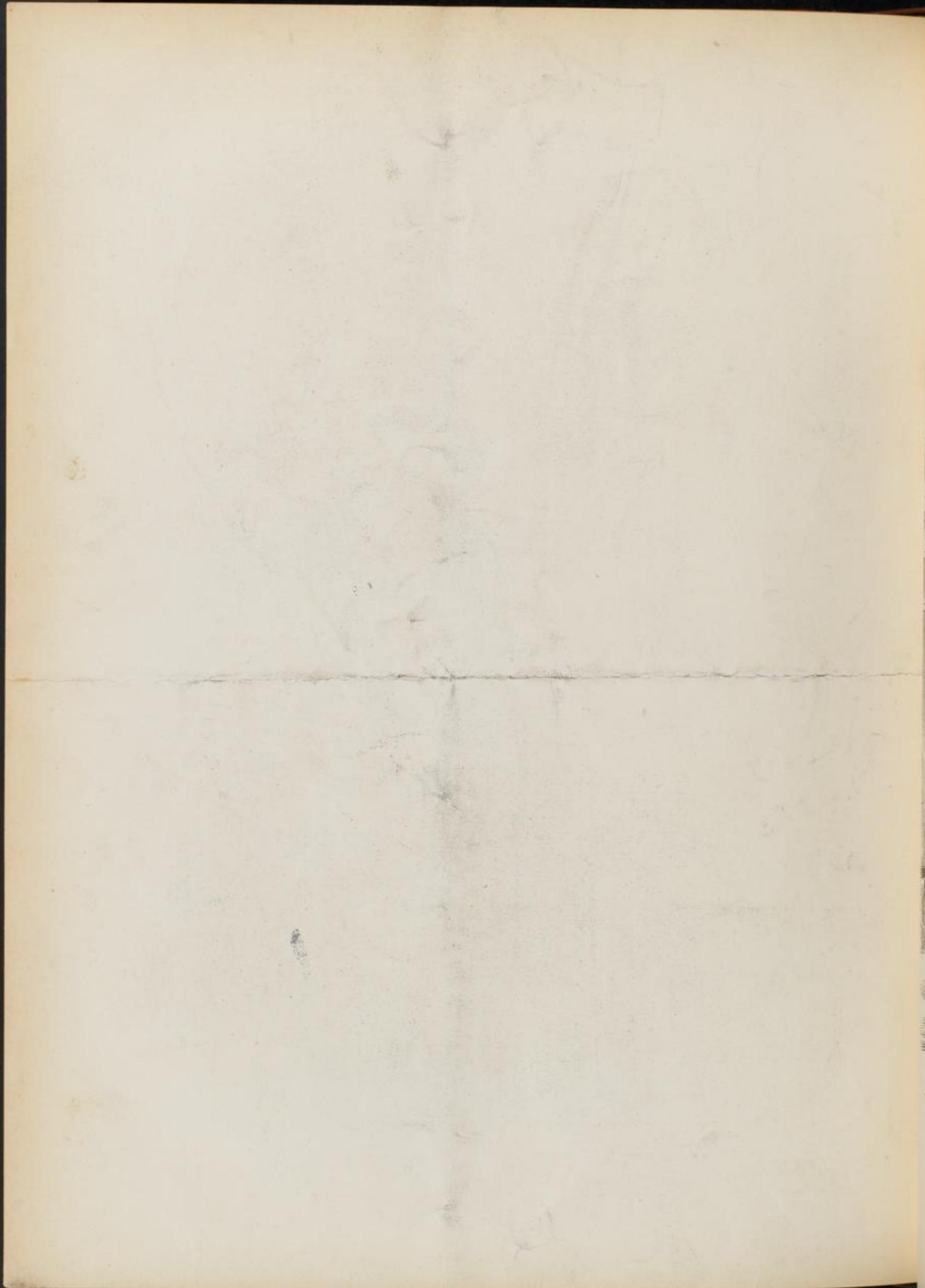


PLANCHE G. N° 562. — DESCRIPTION, PAGE 506.



ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR
Robe Tallandiéra (de forme princesse).

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

V

Un jour, vers la fin de l'été, le capitaine de Kéradeuc revint au château, après un voyage qu'il avait fait à Angers.

Le lendemain de son arrivée, il rencontra Rose dans le jardin avec ses élèves. Il envoya les petites filles auprès de leur mère, et dit à la gouvernante qu'il avait à lui parler pendant quelques minutes. Ils entrèrent dans une des allées; et, après une pause d'un instant, le capitaine s'adressa ainsi à Rose, en souriant :

— Mademoiselle d'Avril, j'ai rencontré un de vos amis à Angers, la semaine dernière.

— Un de mes amis! s'écria Rose, avec surprise. J'ai à présent très-peu d'amis dans le monde.

— La personne dont je parle, dans tous les cas, vous est sincèrement attachée. J'en avais entendu parler et j'ai été très-content de pouvoir faire sa connaissance.

Rose rougit et baissa la tête sans répliquer, car elle ne devinait pas à qui le capitaine voulait faire allusion.

— Oui, reprit celui-ci, se trompant sur les sentiments de la jeune fille et s'imaginant qu'il était compris, c'est de Ferdinand d'Avril que je parle, de votre frère. Il m'a raconté son existence, ses travaux, ses efforts pour arriver à se créer une position indépendante. Je l'ai écouté avec plaisir et je sais qu'il a la réputation d'être un ingénieur de beaucoup de talent et de beaucoup d'avenir.

— Se porte-t-il bien? demanda Rose d'une voix timide.

— Parfaitement; tenez, ajouta le capitaine en tirant une lettre de son portefeuille, il m'a chargé de vous remettre cela. Vous n'ignorez pas que vous êtes exposée à la malveillance dans cette maison, mademoiselle d'Avril, et qu'il se trouve toujours des personnes prêtes à dénaturer les actions les plus simples. Si donc vous voulez me donner une réponse pour votre frère, je me chargerai avec plaisir de la lui porter lors de mon prochain voyage. En un mot, faites que votre correspondance à l'un et à l'autre passe par mes mains; vous éviterez ainsi toutes les suppositions qu'on ne manquerait pas de faire si l'on voyait le facteur vous apporter des lettres, après avoir été si longtemps sans en recevoir.

Rose serra la lettre avec avidité et remercia de nouveau cordialement le capitaine pour l'intérêt qu'il lui manifestait.

Or, Mme Ricciardi était assise à ce moment même dans le boudoir de Mme de Keradeuc, à l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin. Elle remarqua avec un sentiment de jalousie et d'amertume, — comme elle avait toujours fait d'ailleurs, — les façons amicales du capitaine à l'égard de Rose, lorsqu'ils se rencontrèrent sous la fenêtre; et elle les suivit attentivement des yeux, se promenant dans l'allée. Elle aurait bien voulu entendre ce qu'ils se disaient; mais elle se consola de l'impossibilité où elle était sous ce rapport, en ne les perdant pas de vue une seconde.

« Sur ma parole! s'écria-t-elle en les voyant s'arrêter, et en remarquant que Rose baissait la tête d'un air embarrassé; très-bien, très-bien! »

Il ne faut pas supposer que la femme de charge doutât un seul instant de l'honnêteté des sentiments du colonel et de Rose d'Avril, non; mais elle se violenta pour se figurer qu'elle avait lieu de concevoir une pareille idée. Son attention était tellement intense que sa maîtresse, dont la curiosité avait été excitée par son exclamation, eut à lui demander deux fois ce qu'elle regardait avant d'en obtenir une réponse.

— Oh! mon Dieu, madame, répondit-elle en riant, je remar-

quais seulement combien Mlle d'Avril paraît contente de revoir le capitaine, après sa longue absence.

— Sa longue absence! que voulez-vous dire? Il n'y a pas quinze jours qu'il était parti.

— C'est possible, mais vous auriez été tentée de croire, madame, si vous les aviez vus là, tout à l'heure, dans le jardin, qu'ils ne s'étaient pas vus depuis six longs mois!

— Je ne vous comprends pas, Marguerite, dit Mme de Keradeuc, avec un accent de colère; je vous prie de ne plus parler du capitaine et de la gouvernante de cette façon.

— Pardonnez-moi, ma chère maîtresse, répliqua la femme de charge, de sa voix la plus douce; mais voyez vous-même. Pour rien au monde je ne voudrais dire ou penser quoi que ce soit de mon cher maître; mais personne ne la connaît mieux que moi.

Mme de Keradeuc regarda avec dépit dans la direction que lui indiquait la femme de charge. Elle vit son mari marchant à côté de Mlle d'Avril et paraissant lui parler d'une manière très-confidentielle; et quand ils furent au bout de l'allée, elle remarqua qu'il donnait quelque chose à la gouvernante, sans que, toutefois, la distance lui permit de distinguer ce que c'était.

La femme de charge observa avec un malin sourire l'effet que cette vue produisit sur sa maîtresse; car, quoique Mme de Keradeuc se détournât en disant froidement que, sans doute, son mari donnait des ordres à la gouvernante, deux taches brûlantes montèrent instantanément sur ses joues.

« Cela mord, dans tous les cas, se dit Mme Ricciardi; et, sur ma parole, je lui ménage une autre surprise qui ne se fera pas attendre. J'ôterai son plumage à ce bel oiseau, où je partirai d'ici. Oh! si j'avais le bonheur de la voir mettre honteusement à la porte! Nous verrons cela. — Nous verrons cela! »

Et elle sortit en se frottant joyeusement les mains.

Rose d'Avril s'aperçut à peine de l'agitation où était Mme de Keradeuc, quelques heures après, tandis qu'elle donnait à ses élèves leur leçon de musique. Son cœur était joyeux, et sa satisfaction se reflétait sur son visage. Ce contentement, si peu ordinaire chez elle, augmenta encore l'étonnement de Mme de Keradeuc. Ce n'est pas qu'elle eût le moindre soupçon à l'égard de son mari; non, et elle avait trop bonne opinion de sa gouvernante pour s'arrêter un instant aux insinuations de Mme Ricciardi; mais il lui déplaisait que le capitaine parût être le confident et le conseiller de Mlle d'Avril, et qu'elle lui témoignât une confiance qu'elle lui refusait à elle-même. Il existait, — pensait-elle, — quelque chose concernant les enfants, ou d'une nature plus personnelle, qu'on lui taisait, et elle souffrait de n'être point admise dans leurs communications.

Tout cela, joint aux méchantes insinuations de la femme de charge, mit à une cruelle épreuve un tempéramment qui n'était jamais très-égal. A dater de ce jour, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause, Rose commença à retrograder dans la faveur de Mme de Keradeuc.

Elle avait, d'un autre côté, comme compensation, le plaisir d'être en correspondance suivie avec son frère. Ferdinand lui avait dit la bonté que le capitaine lui témoignait; il lui avait fait connaître plus tard que, grâce à son entremise, il devait faire bientôt un voyage en Italie, voyage qui lui serait à la fois agréable et avantageux; et quand il mentionna Turin comme étant le lieu de sa destination probable, Rose se rappela avoir entendu dire au capitaine que c'était dans cette ville qu'était née Mme Ricciardi. Dans la première lettre qu'elle écrivit ensuite à son frère, elle lui détailla tout ce qu'elle savait de cette femme; elle lui parla des rapports assez tendus qu'elle avait avec elle, et lui demanda de prendre des renseignements sur son compte, attendu qu'elle était très-curieuse de savoir qui elle était et ce qu'elle était.

Ce fut quelques jours avant le premier de l'an que, un matin, au déjeuner, Mme Ricciardi, en venant faire le service de sa

maitresse, apporta un paquet de lettres que le facteur venait de remettre, et qu'elle posa sur la table, à côté du capitaine. Au moment où elle allait se retirer, son regard tomba sur la suscription de l'une de ces lettres, et une expression de surprise se peignit tout-à-coup sur ses traits ordinairement si impassibles. Elle tourna autour de la table en ayant l'air de préparer quelque chose pour sa maitresse, tandis que le capitaine ouvrait ses lettres. De l'une d'elles, au moment où il venait de briser le cachet, tomba un billet. Aussitôt la femme de charge se précipita dessus, pareille à un faucon, dans le but ostensible de le rendre à son maître. Le capitaine le lui arracha des mains promptement et presque en colère; mais elle eut le temps de lire l'adresse que portait ce billet, et tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, Rose vit sur son visage ce qu'elle n'y avait encore jamais observé, — une expression de curiosité et d'alarme contre laquelle elle n'avait pu se défendre.

Lorsque le déjeuner fut fini, le capitaine glissa la lettre dans la main de Rose sans être aperçu des enfants qui seuls étaient présents.

La lettre était de Ferdinand et venait de Turin. Son frère lui rendait compte de ses travaux, et il ajoutait qu'il espérait revenir bientôt en France, qu'alors il s'arrangerait pour aller voir son oncle, et passer quelques jours avec elle. Il y avait un long *post-scriptum* auquel tout d'abord, et faute de loisir, Rose ne donna qu'un coup-d'œil; mais le soir, quand elle eut approché sa petite table du feu et qu'elle eut apprêté tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, elle relut sa lettre attentivement. Voici ce que disait le *post-scriptum* :

« Tu me parles, chère sœur, dans ta dernière lettre, de cette femme qui est avec toi à la Châtaigneraie, en qualité de femme de charge et de dame de compagnie de Mme de Keradenc. Ce serait, dans toutes circonstances ordinaires, demander l'impossible que de vouloir que je me procure des renseignements sur son compte dans une ville comme Turin. Mais connais-tu son nom de demoiselle? Je te fais cette question parce qu'il est arrivé ici l'autre jour un incident curieux, qui m'a rappelé la commission dont tu m'avais chargé.

» Dans des excavations que nous pratiquions près d'une maison abandonnée et presque en ruines, nous avons découvert une énorme malle bardée de fer qu'on avait enterrée dans une cave appartenant à cette maison. Les ouvriers croyaient avoir trouvé un trésor; mais, en l'ouvrant, on s'aperçut qu'elle ne contenait autre chose que le squelette d'un homme, — un officier, — à en juger par des fragments de vêtements. Il y avait une dague à côté de lui, dans la malle, et cette dague était couverte de taches qu'on suppose être de sang. On a trouvé dans la poche de la tunique un petit livre de poésie italienne; quelques lignes, écrites sur la première page, sont presque complètement effacées; un seul nom est encore à peu près lisible, celui de Margarita Manzoni ou Menzoni. Cette découverte a fait grand bruit et a provoqué de nombreuses recherches, sans qu'on ait obtenu de résultats. Une chose à peu près certaine, c'est que ce malheureux a été assassiné.

» Il y a quinze ou seize ans, dit-on, un officier retiré, qui vivait dans la maison en question avec une jeune femme, disparut soudainement; on s'imagina qu'ils avaient inopinément quitté le pays. Or, je me suis demandé si cette femme et celle dont tu m'as parlé ne seraient point identiques? Comment une pareille pensée m'est-elle entrée dans la tête?... C'est sans doute parce que ta lettre, avec toutes ses questions, m'est arrivée juste au moment où l'on venait de faire ici cette étrange découverte. Tâche de savoir, dans tous les cas, quel nom portait Mme Ricciardi lorsqu'elle était jeune. Prends garde à elle aussi; ce doit être une personne dangereuse. »

La lecture de ce *post-scriptum* jeta Rose dans une grande

anxiété, et elle ne fut pas peu déconcertée par la coïncidence. Elle lut et relut la lettre, et y apporta une telle attention, qu'elle ne s'aperçut pas que quelqu'un pénétrait dans sa chambre. Ce ne fut qu'en sentant sur son oreille une respiration, et sa surprise se changea en horreur, lorsqu'elle vit la femme de charge debout derrière sa chaise. Elle bondit sur son siège, et eut peine à étouffer un cri.

— Au nom du ciel, qu'est-ce qui vous amène ici, madame? demanda Rose, avec une violente agitation. Je ne vous ai pas vue entrer, et je vous assure que vous m'avez fait une peur horrible.

— Ah! vraiment! alors je vous demande bien pardon, mademoiselle, répliqua la femme de charge.

Mais sa voix était creuse, peu naturelle, et elle paraissait être si peu à ce qu'elle disait, que Rose fut tentée de croire qu'elle était somnambule.

— J'ai frappé deux fois, continua Mme Ricciardi; mais mademoiselle était si occupée avec *cela*, — et elle indiquait la lettre ouverte sur la table, — que, sans doute, elle ne m'a pas entendue.

Rose serra vivement sa lettre, et frissonna à l'idée que cette femme pouvait l'avoir lue par-dessus son épaule, avant qu'elle eût découvert sa présence.

— J'avais froid, reprit Mme Ricciardi, et comme mon feu s'est éteint, j'ai pensé que vous me permettriez de me chauffer un instant avant d'aller me coucher.

Et, sans attendre de réponse, elle approcha une chaise de la cheminée et s'assit.

Rose recula la table, enleva son papier, son encrier, et s'occupait à ranger divers objets dans l'appartement, désirant éviter, s'il était possible, de se mettre en contact avec Mme Ricciardi.

Enfin, se redressant soudainement, la femme de charge s'écria :

— Vous avez reçu une lettre de Turin, aujourd'hui, n'est-il pas vrai?

— Comment savez-vous cela? demanda Rose en se tenant sur ses gardes.

— Comment je le sais? N'ai-je pas vu le timbre de la poste, ce matin, et le billet qui était enfermé dans la lettre que le capitaine a ouverte, et qui vous était destiné? répliqua-t-elle avec un accent de colère. J'en connais plus long de vos secrets que vous ne pensez.

— Alors, puis-je vous demander, même en supposant que j'aie des secrets, de quel droit vous vous mêlez de ce qui ne vous concerne pas?

— Mais moi, je vous le dis, répondit la femme de charge avec violence, cela me concerne. Vos secrets! Ha! croyez-vous par hasard que je me casserais la tête à propos de vous ou de vos secrets, si vous ne veniez pas vous mettre en travers de ma route? Mais, prenez-y garde, ajouta-t-elle, avec des yeux qui lançaient des éclairs, je ne me laisserai pas arrêter par vous. A présent, je vous demande qui vous a écrit de Turin? Avez-vous des amis dans cette ville?

Elle se leva et se tourna vers la jeune fille, avec un geste menaçant.

Rose fut effrayée de la véhémence à laquelle Mme Ricciardi était en proie, et elle réfléchit qu'il ne serait pas prudent d'exaspérer une pareille femme, alors qu'elle se trouvait seule avec elle, et à une pareille heure; aussi, faisant appel à toute son énergie, elle répondit avec le plus de calme possible :

— En vérité, je ne vous comprends pas, Mme Ricciardi. Je n'ai aucunement le désir de me mêler de ce qui vous regarde, et vous trouverez sans doute naturel que j'aie la même prétention à votre égard. J'ai un ami qui réside actuellement à Turin, et c'est de lui que me vient la lettre à laquelle vous faites allusion; vous m'excuserez si je refuse de vous initier davantage à mes affaires privées.

Pendant qu'elle parlait, les yeux de Mme Ricciardi la dévorèrent, et il semblait qu'ils allaient pénétrer jusqu'au fond de son âme.

— Répondez-moi à cela, dit-elle après une pause: mon nom n'est-il pas dans cette lettre? Je connais Turin, — et sa voix trembla et ses lèvres devinrent plus pâles; — celui qui vous écrit me connaît-il? Répondez-moi vite, je ne me laisserai pas jouer.

— Celui qui m'écrit ne vous connaît pas, Mme Ricciardi, répondit Rose, en tâchant de parler avec calme et de cacher son agitation. Il me sera sans doute permis de recevoir les lettres qui me sont adressées, sans être soumise à ces inquisitions.

Mme Ricciardi resta quelques minutes silencieuse, les yeux fixés sur le feu. Et puis, se redressant soudainement, elle posa la main sur le bras de Rose, avec une violence qui la fit sauter de terreur.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur comme cela, mon petit oiseau, dit-elle d'un ton moqueur. Je ne vais pas vous tordre le cou, quoique cela me serait très-facile. Mais faites bien attention à ceci, — et elle fronça les sourcils en levant la main d'un air menaçant, — mieux vaudrait pour vous être un oiseau dans les serres d'un faucon que de vous mêler de mes affaires. Je sais qui vous écrit de Turin, et je sais également de quoi vous parliez au capitaine dans le jardin. Je vais, — et elle baissa la voix, — je vais vous donner un dernier avertissement: Que je ne vous trouve jamais devant moi!

En achevant ces mots, elle serra son châle autour d'elle, et sortit fièrement de la chambre.

VI

Le jour de l'an, cette année, contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, il fit un temps de printemps plutôt que d'hiver. Notre héroïne, ce jour-là, se sentit plus triste, plus accablée qu'elle n'avait jamais été depuis son séjour à la Châtaigneraie.

Elle avait des amis, il est vrai, au château, mais elle avait aussi des ennemis, deux au moins invétérés, et qui n'étaient point à mépriser. Elle éprouvait à l'idée de ce jour, qui est habituellement plein de chers et ineffaçables souvenirs, un sentiment d'abandon qu'elle n'avait jamais connu; ses larmes tombaient amères et abondantes sur le médaillon renfermant des cheveux de ses parents, et que sa mère lui avait donné à ses dernières étrennes. Ce jour de l'an, le dernier qu'elle avait passé chez elle, avait été bien triste; cependant, elle avait eu sa mère pour la consoler; à présent, elle était seule aussi, son médaillon à la main. A quelles tristes pensées elle se livra, le soir du 31 décembre, avant de chercher le repos!

Le lendemain, il était tard lorsqu'elle s'éveilla, et le soleil, qui inondait sa chambre de ses rayons, ne fut pas sans influence sur son esprit. Elle se leva vite, s'habilla, et ouvrit sa fenêtre pour laisser pénétrer l'air frais du matin. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, elle reçut une belle boîte contenant toutes sortes de choses, de Mme de Keradeuc, qui se montra à son égard plus aimable qu'à l'ordinaire. Puis, autre bonheur, Rose eut une lettre de son frère, qui lui faisait part de l'espoir qu'il avait de la revoir bientôt; et, ce qui la surprit le plus, une lettre de son oncle, écrite d'un style chaud et affectueux, et dans laquelle celui-ci la pria de lui pardonner sa négligence, et d'accepter, au nom de son père, un billet de cinq cents francs, joint à la lettre. Le premier mouvement de Rose, dicté par un sentiment d'orgueil bien naturel, fut de renvoyer ce cadeau à celui qui jusqu'alors lui avait témoigné si peu d'intérêt; mais, après avoir relu la lettre, et en voyant de quelle manière était invoqué le nom de son père, elle se décida à le garder, et elle écrivit aussitôt à son oncle pour le remercier.

Toutes ces circonstances combinées calmèrent l'amertume des pensées auxquelles Rose avait été en proie la veille, et ramenèrent la sérénité dans son esprit. La possession d'une somme de cinq cents francs semblait une richesse à la pauvre fille, et l'idée lui vint de faire, à son tour, un cadeau à son frère. Après une délibération qui l'occupa plusieurs heures, elle se dit que ce qu'elle pouvait lui offrir de mieux était une chaîne de montre. « Si seulement, pensa-t-elle, je pouvais l'avoir toute prête quand il arrivera! » Et le cœur lui battait bien fort à la pensée de son retour. Personne, excepté ceux qui, comme elle, n'ont vu longtemps que des visages étrangers, ne saurait comprendre le ravissement que cause une telle attente.

Le soir, pendant que tous étaient groupés autour du feu, le capitaine Keradeuc annonça qu'il conduirait, le lendemain, tout le monde en voiture à la ville voisine. Cette promesse transporta de joie les enfants, qui ne songèrent plus qu'à l'emploi qu'ils feraient de l'argent qu'on leur avait donné. Mme de Keradeuc elle-même manifesta gracieusement l'intention d'être de la partie. Rose, quoiqu'elle ne dit rien, n'était pas moins enchantée, car elle connaissait dans la ville un horloger qui, une ou deux fois déjà, lui avait raccommoqué soit une broche, soit un bracelet; — et, en supposant qu'il n'eût rien qui lui convint, il pourrait sans doute se charger de faire venir d'Angers la chaîne désirée.

Malheureusement, le lendemain, le capitaine reçut des lettres qui ne lui permirent pas de réaliser son projet, et Mme de Keradeuc refusa de faire le voyage sans son mari. Toutefois, en voyant le désappointement des enfants, le capitaine de Keradeuc décida que l'excursion aurait lieu tout de même, et il ordonna que la voiture fût prête à onze heures pour les petites filles et leur gouvernante. Au dernier moment, Mme de Keradeuc voulut que Mme Ricciardi les accompagnât, parce qu'elle avait plusieurs commissions à faire dont elle voulait la charger. Rose naturellement ne pouvait faire aucune objection, quoiqu'elle regardât dès lors comme tout à fait perdu le plaisir qu'elle s'était promis.

La femme de charge, d'ailleurs, semblait avoir pris à tâche, pour cette fois, de se rendre agréable. Elle se montra pleine de déférence pour Rose, et durant toute la route elle rit et causa avec elle et les enfants. La journée presque entière se passa à aller d'une boutique à une autre, pour faire les achats de Gertrude et d'Alice, et les commissions de Mme de Keradeuc. Rose, qui cherchait l'occasion d'être un moment seule pour exécuter son importante résolution, commença à désespérer en voyant le temps s'écouler. Enfin, pendant qu'elles retournaient à l'hôtel où était descendue la voiture, elle s'adressa à Mme Ricciardi.

— Auriez-vous la bonté, lui dit-elle, de vous charger des enfants pendant quelques instants? Je désirerais courir jusque chez l'horloger; c'est là, à moitié de cette rue. Le verre de ma montre, ajouta-t-elle en hésitant, est détaché, et je crains de le casser.

Pauvre Rose! ce qu'elle disait était bien vrai, et cependant c'était un subterfuge qu'elle employait.

— Oh! sans doute, mademoiselle, répliqua la femme de charge en riant; j'aurai soin que rien n'arrive, et je pense que nous pourrons partir quand vous serez de retour?

— Oui, assurément, répondit Rose; vous pouvez même commander la voiture dès à présent.

Et elle descendit la rue aussi vite que le lui permettait le pavé glissant. Lorsqu'elle arriva chez l'horloger, elle était hors d'haleine, et elle fut obligée de se reposer un moment avant de pouvoir parler. Il n'y avait dans la boutique qu'un commis qui nettoyait un rouage de montre avec une petite brosse.

LOUIS BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

LA PETITE
REVUE DE
les princes Labomir
les plus saisissan
de la première Ré
vous le raconter
peine Terreur.
à l'ex
la Révolution fr
elle en arriva
le Prussien
le père de Pan
il le dit dans
Labomirski ne
parce qu
se découvr
de la frontiè
la
corres
Madelonne
sur ses aveux, con
pris d'elle, se trou
qui commençait à pe
de monter sur
la princes
ce devrait cette
de douleur, et
en for
une sorte de tatouage
ou piller.
deux indices, di
retrouver nos
sur la fatale
était fort en pein
au voi
blanchisseuse,
donc
gagner du
plusieurs années
le Directeur, et p
était à demi passé.
passions s'étaient
retrier les é
de la princesse Lu
parvenue jusqu'et
devoir exister à Par
elle devenue? Co
Thadée de S", lais
des recherches.
Paris était par
de ses dess
événements te
comme l'a dit M^{me}
et l'on n'en deman
le comte Thadée
qui ne nullissent pos
aux portes, questionna
il était parvenu à ri
cette pauvre petite sera

LA PETITE PRINCESSE

(ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION.)

Au nom des princes Lubomirski se rattache le souvenir d'un des drames les plus saisissants dont Paris ait été le théâtre; c'est un épisode de la première Révolution.

Laissez-moi vous le raconter aussi brièvement que possible.

On était en pleine Terreur.

Devenue soupçonneuse à l'excès, parce qu'elle voyait des ennemis partout, la Révolution frappait à tort et à travers, ses amis eux-mêmes; elle en arrivait à ne pas épargner les étrangers. On avait guillotiné le Prussien Anacharsis Clootz et le Hollandais Conrad de Kock, le père de Paul de Kock. Si Alfieri ne s'était pas échappé, ainsi qu'il le dit dans ses *Mémoires*, il eût éprouvé le même sort.

Une princesse Lubomirska ne voulut pas sortir de France. Elle se croyait en sûreté, parce qu'elle était une jeune femme, une jeune mère.

Un jour, on découvrit qu'elle avait envoyé à un marquis de ses amis, au-delà de la frontière, un pâtre rempli de pièces d'or. Ce marquis étant un émigré, la loi était formelle. Il y avait peine de mort pour quiconque correspondait avec lui. La jeune femme fut emprisonnée aux Madelonnettes, déférée au tribunal révolutionnaire et, sur ses aveux, condamnée séance tenante à la peine de mort.

En prison, près d'elle, se trouvait sa fille, une enfant de quatre ans, qui commençait à peine à marcher.

Au moment de monter sur la charrette qui, la veille, avait emporté Mme Roland, la princesse jeta un œil désolé sur la petite fille. Que deviendrait cette enfant, quand on lui aurait tué sa mère? Eperdue de douleur, elle se hâta de jeter quelques mots sur un bout de papier, en forme de lettre, fit au bras droit de la petite, une sorte de tatouage à l'aide d'une épingle et remit l'enfant au geôlier.

— Avec ces deux indices, dit-elle, la lettre et le tatouage, on pourra l'aider à retrouver nos parents.

Puis elle monta sur la fatale voiture et ne reparut plus.

Le geôlier était fort en peine. Que faire de l'orpheline? Il fit part de son embarras au voisinage. Le même jour, une femme du peuple, une blanchisseuse, se présenta et lui dit :

— J'ai déjà une fille; donnez-moi celle-là. Ça m'en fera deux. Je saurai bien aussi gagner du pain pour celle-là.

Il s'écoula plusieurs années. Le 9 thermidor vint; bientôt après, ce fut le Directoire, et peu après, le 18 brumaire.

L'orage était à demi passé.

Déjà les passions s'étaient apaisées. Les étrangers revenaient; on voyait même rentrer les émigrés.

L'histoire de la princesse Lubomirska, racontée de proche en proche, était parvenue jusqu'en Pologne, dans sa famille. On savait qu'il devait exister à Paris une petite fille abandonnée. Mais qu'était-elle devenue? Comment la trouver?

Le comte Thadée de S***, faisant un tour en France, se chargea de faire des recherches.

En l'an VII, Paris était par excellence la ville de la confusion. Tout y avait été mis sens dessus dessous.

Après tant d'événements terribles et étranges, on était tout étonné, comme l'a dit M^{me} de Staël, de se revoir soi-même sur ses jambes, et l'on n'en demandait pas plus.

Néanmoins le comte Thadée était un homme bien trempé, un de ceux qui ne mollissent pas. Il parcourut la ville en tous sens, frappa aux portes, questionna, visita, alla partout. Ce fut peine perdue. Il n'était parvenu à rien.

— Cette pauvre petite sera morte, dit-il.

A bout d'énergie, il allait retourner en Pologne, quand le hasard entra dans l'affaire. Un matin, le comte, toujours rêveur, parcourait un quartier de Paris alors tout neuf et presque désert. Nous parlons de la rue Grange-Batelière.

En s'avancant, le nez en l'air, le comte se heurta, pour ainsi dire, à une petite fille d'une dizaine d'années, pauvrement vêtue et qui portait à la main une de ces boîtes de ferblanc dans lesquelles les ménagères mettent du lait. Il la regarda fixement et fut frappé de l'air de famille qui se révélait sur ses traits.

— Serait-ce donc la petite princesse? se demanda-t-il.

Et tout en adoucissant sa voix :

— Ma petite fille, lui dit-il, comment t'appelles-tu?

— Marie, monsieur.

— N'as-tu pas un autre nom?

— Si.

— Lequel donc?

— Marie Percier.

Le comte Thadée pâlit. Il retombait dans son découragement.

« Marie Percier, » ce nom ne lui disait rien.

— Tu as une mère? reprit-il cependant.

— Oui, monsieur, une seconde mère. Ma vraie maman est morte.

— De quelle façon?

— Je ne sais pas. Elle est morte, voilà tout.

— Que fait ton autre maman?

— Elle est blanchisseuse. Ma sœur et moi, nous l'aidons dans son travail.

« Ma sœur et moi... » Ces paroles contribuaient à dérouter encore une fois le chercheur. — Elle n'avait pas de sœur! pensait-il.

D'un autre côté les traits de la petite fille étaient si nettement accentués qu'il ne pouvait consentir à lâcher prise.

— Veux-tu me conduire à ta mère? reprit-il.

— Mais sans doute, monsieur.

En moins d'une minute, le comte Thadée de S*** put voir que le hasard et son propre instinct l'avaient bien servi.

Tout lui fut expliqué.

La blanchisseuse, Mme Percier, avait précisément gardé la lettre écrite aux Madelonnettes par la princesse et elle fit voir, au bras droit de la petite, le tatouage qui y avait été dessiné.

Il n'était pas besoin de recourir à de plus amples preuves.

A trois jours de là, le comte emmenait avec lui toute la petite famille en Pologne, au château des Lubomirski.

Dès lors, l'histoire, ébruitée, parcourut l'Europe entière.

A l'époque du Congrès de Vienne, seize ans après, la petite blanchisseuse était une grande et belle personne, ayant toutes les allures qui convenaient à une femme du grand monde. Elle figurait avec éclat aux fêtes qui furent données dans la capitale de l'Autriche. Deux des cinq ou six rois qui se trouvaient là briguaient l'honneur de danser avec elle.

Tout cela, j'en conviens, est machiné comme un roman. La famille Lubomirski sait bien qu'il ne s'y trouve pas un mot qui ne soit de la plus scrupuleuse vérité.

Philibert AUDEBRAND.



Description de la gravure coloriée n° 1267.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petite fille de quatre ans. — Costume en vigogne olive. — Juppon court, garni en carré devant d'un velours noir. Corsage plat, à basques rondes bordées de velours. Large nœud de ceinture, en velours noir, placé au bas de la taille derrière. Deux rangs de la même garniture au bas des manches. — Chapeau de feutre noir, entouré d'une bande de velours, avec une aile d'oiseau de couleur rouge sur le côté.

2. Jeune garçon de dix à onze ans. — Costume en drap gris et pardessus

en drap velours marron. — Le pantalon, court, est serré sous le genou par de longues guêtres en peau. — Gilet carré et veston demi-ajusté, à poches de côté, fermé par un seul bouton dans le haut près du col rabattu. — Le pardessus, très-long et de forme sac, porte un col de velours et deux rangées de boutons. — Chemise d'homme, à col et manchettes piquées. — Chapeau de soie noire très-bas de forme, à bords relevés sur les côtés.

3. Fillette de douze à treize ans. — Costume en velours et cachemire bleus. — Jupou s'arrêtant à la bottine, garni d'un volant froncé et d'un plissé à la vieille. — Tablier court, entouré de cygne, drapé et fixé derrière sous un large nœud de ruban assorti. — Basquine de velours bleu, lacée derrière, entourée dans le bas et dans le haut de deux rangs de cygne. Les manches sont doubles et celles de dessus se terminent par un bord de cygne. — Chapeau de velours noir, garni dessous d'une torsade de ruban bleu, et dessus d'une grande plume amazone blanche.

4. Petite fille de cinq ans. — Costume en taffetas noir et cachemire gris. — Jupou court, complètement plissé, et tunique formant pouff derrière où elle retombe en deux pointes. — Basquine en cachemire gris, formant un tablier carré devant, et dont le dos forme un pli Watteau. Manches plates, entourées comme tous les bords du vêtement d'un velours noir. Pélerine ronde, garnie de même. — Chapeau de feutre noir, garni dessus d'une réunion de coques de faille, entouré dessous d'une guirlande de sorbier.

5. Baby au maillot. — Longue robe en nansouk, entourée de broderie anglaise, serrée à la taille par un large ruban rose noué derrière.

6. Petit garçon de deux ans. — Robe anglaise en velours noir, plissée devant et derrière. Ceinture en ruban rouge, nouée très-bas derrière. — Guêtres en tricot de laine rouge. — Toque de velours noir, entourée de ruban rouge et garnie d'une touffe de plumes rouges.

Description de la figurine colorée L. n° 36.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE THÉÂTRE OU DE GRAND DINER. — Costume en velours noir et satin paille. — Jupou à longue traîne, en velours noir derrière et dans la moitié des devants. Cette partie, qui forme le haut, est rayée de coulissés en satin paille; elle se termine par une bande pareille et une frange assortie. Le bas des devants est en satin paille recouvert d'un grillage en bandes de velours noir, sur lequel retombe une draperie de satin ornée de franges. Cette draperie est ajoutée au bas du jupon sous la première frange indiquée; elle est ensuite relevée et fixée d'un côté, à l'angle de cette frange; de l'autre côté, elle est relevée à la traîne de velours dont elle suit le mouvement. Des cordelières à glands, en or, partant des côtés du velours, relèvent légèrement la draperie et la maintiennent ainsi à point fixe. — Corsage cuirasse en velours noir, descendant très-bas devant ou il est arrondi. Cette partie est en satin paille avec grillage de velours. Des draperies en satin paille encadrent ce bas de corsage et ornent tous les bords dans le haut. Ouverture en châle, avec dentelle blanche à l'intérieur et chou de velours noir devant. Une frange entoure le bas de la basque. Les manches de velours sont ornées de nœuds de velours et de volants de dentelle blanche.

REVUE DES MAGASINS

Mme DALTROPHE-VORMUS a bien son genre à elle, les toilettes qui sortent de sa maison ont toutes un caractère de distinction et de grand style qui plaît et captive immédiatement l'attention. Aussi avons-nous un réel plaisir à visiter ses salons, ses ateliers (rue Vivienne, 14), profitant de la bonne grâce avec laquelle elle veut bien nous y admettre.

Nous y avons beaucoup admiré, ces jours passés, une toilette de mariée, qui, au lieu d'être du blanc habituel, était de couleur gris-argent. — C'est qu'il ne s'agissait pas d'une jeune fille, mais d'une jeune veuve. Pour celles-ci comme pour celles-là l'usage ne laisse aucune latitude quant à la couleur de la robe: pour jeune veuve, il faut absolument qu'elle soit grise, de même que pour jeune fille le blanc seul est reçu.

Pour revenir à Mme Daltrophe-Vormus, voici la description de sa toilette de jeune veuve: — Robe princesse en magnifique broché gris-argent; manches de satin et manchettes mousquetaire en point d'Alençon avec des bouclettes de satin. Un pli Watteau en satin, rentré dessous, forme le milieu du jupon derrière et la traîne. Un lacet en cordelière de soie forme le dos du corsage et rapproche les bords du broché sur le pli Watteau de la jupe. Un grand col Louis XIII en point d'Alençon, avec nœud de dentelle semblable, orne le haut de la robe sur laquelle on doit mettre une écharpe ancienne en même dentelle.

Une autre toilette nous a également plu; sa couleur est lie de vin. — Jupou de faille et châles de cachemire croisés devant, garnis de plissés à

rayures de faille assortie et bleu électrique. Le corsage cuirasse est en cachemire; il se croise devant, et ses bords, ainsi que le bas des manches, qui sont en faille, sont ornés de plissés pareils aux précédents.

— Rien n'est comparable aux grâces d'une jolie taille, et pourtant trop de femmes négligent ce côté de leur personne; chacune voudrait bien arriver à posséder ce trésor, mais beaucoup ne se rendent pas compte de ce qu'il faut faire pour atteindre ce but. Ce n'est pas difficile pourtant, et point n'est besoin d'être sorcier pour le deviner! Il faut simplement s'habituer à porter un corset très-bien fait, la *Ceinture Régente*, par exemple. Le corps, doucement opprimé, prend peu à peu les élégantes proportions qui font l'admiration de tous, et cela sans gêne ni fatigue d'aucune sorte.

Malheureusement, il est un certain nombre de femmes qui se laissent éblouir par l'appât mensonger du bon marché: elles achètent leurs corsets dans la première maison de nouveautés venue et s'étonnent ensuite de n'avoir pas une jolie taille! Ce n'est vraiment pas étonnant: la coupe de ces corsets est tellement en dehors des règles de l'art qu'ils ne sauraient donner de bons résultats.

La *Ceinture Régente*, actuellement sans rivale et parfaitement soignée au point de vue de la façon, est aussi séduisante à l'œil que parfaite pour la taille et précieuse pour la santé. Rien de plus élégant que cet admirable corset, lorsqu'il est établi en satin avec ornements de dentelle; par coquetterie seulement, on voudrait le porter.

La *Ceinture Régente* n'a pas cessé, depuis son origine, d'être patronnée dans tous les pays du monde par les femmes les plus élégantes et recommandée par les médecins les plus méticuleux. C'est ainsi qu'elle a conservé une réputation de corset inimitable et unique en son genre.

Mmes DE VERTUS sœurs se chargent de faire la *Ceinture Régente* sur les mesures qu'on lui envoie, lorsqu'on n'habite pas à Paris; il suffit donc de leur adresser rue Auher, 12.

SPÉCIALITÉS

Le grave inconvénient des procédés employés jusqu'à ce jour pour enlever les taches est de détériorer l'étoffe et d'altérer la couleur. C'est le cas d'appliquer ici l'adage vulgaire: « Le remède est pire que le mal. » Les produits défectueux ont, de plus, le désagrément de sécher avec lenteur et d'exhaler une odeur désagréable.

La *Dispotine* est exempte de ces effets pernicieux. Avec la *Dispotine*, vous enlevez, sans crainte de les voir jamais reparaitre, les taches de graisse, de bougie, de peinture, ainsi que celles imprimées par les cheveux, les doigts, la transpiration si destructive de la couleur. La soie, la laine, le feutre, la paille, le velours, les gants, les meubles, le papier sont nettoyés à fond par la *Dispotine* sans laisser d'odeur. En outre, les étoffes de laine blanche, nettoyées par la *Dispotine*, ont un éclat qu'elles ne possédaient pas primitivement. Pharmacie générale, 13, rue du Quatre-Septembre.

— Nos lectrices nous sauront gré, sans aucun doute, de leur indiquer un des meilleurs dentifrices connus: le *Rowland's Odonto*, composé avec le plus grand soin, d'herbes orientales et de plusieurs ingrédients recherchés. L'action de ce produit est infaillible pour préserver les dents et les gencives de la moindre altération.

Cette perle dentifrice donne aux dents une blancheur nacrée et un brillant superbe; elle fortifie les gencives, qui acquièrent un rosé charmant, et grâce à son usage, l'haleine purifiée devient fraîche et agréable.

Le *Rowland's Odonto* se vend à Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 12; Fay, rue de la Paix, 9; Hogg, rue Castiglione, 2; — et chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs de France.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richeheu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.